

FEUILLETON DU "JOURNAL DU DIMANCHE."

No. 6.

LES DRAMES DE LA VIE.

GRAND ROMAN NOUVEAU.

IX

C'est ainsi que, rencontrant un jour, sur son chemin, le cavalier élégant, l'homme séduisant et d'aspect fier qu'était Michel Menko, elle s'était sentie invinciblement attiré vers lui par ce quelque chose d'altier, de brave et de chevaleresque qui était le caractère même de la beauté mâle et souple du jeune Hongrois. Elle avait vingt ans alors, et fort ignorante, elle débutait, à Pau comme à Paris, avec des timidités de pensionnaire et des sauvageries d'étrangère, ses grands yeux d'orientale ne voyant rien de la réalité féroce, mais leur douceur ayant pour correctif une sorte de fermeté moscovite qui se retrouvait dans le pli net de sa lèvre dessinée d'un trait. La douleur avait beau avoir, de bonne heure, fait de cette enfant une femme, Marsa restait encore ignorante, sans autre guide que Vogotzine, et souffrante, alanguie, sentant la vie lui échapper, elle était comme vouée fatalement au premier mensonge qui, caressant son oreille, lui ferait battre le cœur, lui ferait passer sur la peau le premier frisson de fièvre. Dès ces premiers pas, elle avait donc aimé Michel, elle avait, — comme elle le disait, — cru l'aimer d'un amour qui ne finirait jamais, très confiante, n'ayant ni les roueries spirituelles d'une échappée de couvent, ni la science aiguë d'une Parisienne qui a tout deviné, et que le théâtre, le journal mondain, les faits divers et le courrier des tribunaux ont dès longtemps instruite. Michel pouvait, à son gré, donner à cet esprit vierge et malléable le pli, l'accent qui lui paraissait le meilleur. Cette Marsa, d'une droiture si noble, candide comme la neige qui attirait ses voix noirs et hardie comme ses héros préférés qui appartenaient sans résistance; ignorante, et confiante, n'étant point capable de deviner une trahison et de craindre un mensonge.

Michel Menko, au surplus, l'aimait follement de cet amour irrésistible où l'on croit sentir qu'une existence entière se dévoue. Et il ne songea pas à autre chose qu'à se faire aimer de cette incomparable fille, exquise et douce dans sa fierté. La folie de l'amour, la fièvre de la possession montèrent au cerveau de cet homme comme une irrésistible griserie, une ivresse qu'il communiquait à la pauvre enfant, toute à lui comme s'il eût été pour elle la foi vivante.

Il appelait, parfois, l'héroïsme une duperie, et pourtant, dans la vie, il n'estimait guère que les dupes. Affamé de mouvement, d'activité, dévorant la vie, il comptait cependant parmi ses plus chers bonheurs les journées de rêves inactifs, de contemplations perdues. Étrange composé de qualités et de défauts disparates, sans vices, mais toutes ses vertus capables d'être annihilées par la passion, la colère, la jalousie, l'affollement de la douleur ou de la rage. Avec cette âme orageuse tout était possible; les sublinités du dévouement et les chutes en pleine infamie.

Il disait souvent en s'étudiant lui-même :

— Je me fais peur !

Il sentait à de certaines heures fiévreuses, la tête lui tourner, devant sa volonté vacillante, il se demandait ce que sont donc les misérables et les cœurs vils, si lui, qui se sentait l'âme haut placée, éprouvait de telles tentations. Bref, sa vaillance était bâtie sur l'argile. Tout, un jour, pouvait crouler. Violent comme les faibles, Michel Menko admirait surtout les forts.

— Si j'avais à choisir l'homme que je voudrais être, disait-il, parfois, le voudrais être le prince

Andras Zilah, parce qu'il ne connaît ni mes désespoirs inutiles, à propos de tout et de rien, ni mes joies d'enfant, ni mes hésitations, ni ma confiance qui va parfois jusqu'à la naïveté, comme ma misanthropie va jusqu'à l'injustice; — et parce que, pour moi, la vertu suprême chez un homme est la fermeté.

Les Zilah tenaient un peu par les liens du sang à ce Menko. Quant à Michel, c'était surtout par l'affection qu'il tenait au prince. Zilah aimait ce jeune homme qui promettait à la Hongrie un de ces diplomates capables de tenir à la fois la plume et l'épée, et qui, en cas de guerre, avant de rédiger un protocole eussent pris soin de le dicter, le sabre à la main, Michel, fort bien noté de ses chefs immédiats, à l'ambassade, fort recherché dans les salons, avait fait à Paris, tourner bien des têtes. Il n'avait eu, à vrai dire, jusqu'au jour où il rencontrait Marsa, à Pau, que des amourettes.

Le diplomate, d'ailleurs, pas plus dans les Pyrénées qu'au quai d'Orsay, ne parlait jamais de sa femme. Elle vivait là-bas, à Prague, dans la vieille ville de Bohême et n'inquiétait pas plus Michel que si elle n'eût jamais existé. Peut-être avait-il oublié, avec cette faculté de détachement qu'ont les imaginatifs, qu'il était marié, lorsqu'il aimait cette Marsa qui ne lui demandait point de devenir sa femme, qui ne réfléchissait pas, ne calculait pas, ne savait pas, mais croyait du moins avoir rencontré un homme d'honneur.

Aussi, quelle révolte soudaine, quel déchirement, quel éroulement, et quelle haine chez la pauvre confiante fille, lorsqu'elle apprenait que celui en qui elle croyait comme en son Dieu avait menti ! Menti ! Il était marié. Il l'avait prise, elle, comme un jouet, un caprice, une danseuse d'opéra. Il ne l'avait peut-être jamais aimée ! A cette pensée, elle frissonnait toute. Elle avait envie de se tuer, ou de le frapper, lui ; sa tête s'exaltait. Elle était atrocement malheureuse.

Certes, jamais elle ne s'était demandé où la conduirait cet amour qu'elle avait pour Michel. Elle se laissait aller à croire que c'était pour toujours maintenant qu'il l'aimait et qu'elle aimait.

Elle ne croyait pas avoir longtemps à vivre. Il lui semblait que son existence n'était plus qu'un souffle. Pourquoi n'était-elle pas morte avant de savoir que ce Menko avait menti ?

Tout mensonge semblait, en effet, hideux à Marsa Laszlo. Il produisait sur elle l'effet de dégoût de certaines plaies physiques. Une lèpre de l'âme.

Dans un bal, tout à coup, au retour de Pau, au bal de l'ambassade d'Angleterre, pendant qu'elle souriait, qu'elle s'éventait, heureuse, charmée, regardée, se sentait, dans cette foule, enveloppée de la sympathie de tous et sûre de l'amour d'un seul, le plus élégant et le plus fier, elle entendait, entre deux inconnus, — des Viennois, elle ne savait qui, — ce court dialogue qui lui enfonçait autant de coups de couteau dans la chair : — « Charmant, ce Menko ! — Beau cavalier, joli danseur. — Est-ce que sa femme est bossue ou affreuse, ou est-il jaloux comme Othello ? On ne la voit jamais ! — Sa femme ! Il est donc marié ? — Comment, mais il a épousé une Blavka, la fille d'Angel Blavka, de Prague. Vous ne saviez pas ? »

Marié !

Elle se sentait devenir folle, Marsa, en écoutant la banalité, tragique pour elle, de cette causerie jetée là entre deux valses. Ceux qui parlaient et qu'elle regarda tout à coup, de ses yeux agrandis, demeurèrent muets un moment, presque effrayés.

Le lendemain, Michel Menko se présentant à l'hôtel qu'elle habitait à Paris, elle le chassait comme un laquais, n'admettant pas qu'il s'expliquât, qu'il s'excusât, lui demandant :

— Est-ce vrai ? Est-ce vrai ? Vous êtes marié ? Eh bien ! vous êtes un misérable ! allez-vous-en !

Qu'il revint, qu'il essayât de la revoir, qu'il sup-

pliât, qu'il se traînât à ses genoux, elle ne l'admettait pas,

— Allez-vous-en ! allez-vous-en ?

— Mais notre amour, Marsa, car je t'aime, et tu m'aimes...

— Je vous méprise et je vous hais ! Mon amour est mort. Vous me l'aviez volé, ou je vous en avais fait l'aumône. Tout est fini. Partez ! Et que je ne sache plus qu'il existe un Michel Menko au monde ! Jamais ! Jamais ! Jamais !

Elle le chassait. Il emportait d'ailleurs le sentiment de la lâcheté. Il disparaissait, en effet, n'osant plus revoir cette femme, dont l'amour le hantait et qui s'enfermait plus étroitement encore, plus obstinément dans son ombre. Elle quittait alors Paris, retrouvait la solitude de Maisons-Laffitte, devenait comme une recluse, et Michel essayait d'oublier les inoubliables étreintes, les souvenirs mordants et infinis de cette passion brisée. Quant à Marsa, elle espérait bien mourir, disparaître, emporter avec elle le secret de sa déception. Mais non ; la science encore une fois s'était trompée. La pauvre fille était née pour vivre. En dépit de la douleur, sa langueur s'enfonçait, sa beauté s'épanouissait dans l'ombre et elle débordait de la vie, de charme, la Tzigane, elle semblait chaque jour plus belle tandis que son âme devenait plus triste et son désespoir plus amer.

Puis, la mort qui ne voulait pas de Marsa, brutalement venait permettre à Menko de tout réparer et de tout effacer. Il apprenait que sa femme mourait à Prague d'une maladie de cœur, subitement. Cette mort qui l'affiançait, lui causait une impression étrange, non sans remords. La pauvre femme ! Elle avait dignement porté son nom, après tout. Intelligente, froide et entichée de sa fortune, elle ne l'avait point compris, elle l'avait blessé, outragé. Il aurait pu pardonner peut-être. Qui sait si la mort n'était pas faite pour corriger par sa raison un peu sèche les enthousiasmes et les troubles du conte ?

Mais non, la compagne aimée, c'était Marsa. L'oubliée qu'il songeait toujours.

Libre, il écrivit à Paris à Marsa, une lettre où, lui disant qu'il était maître de sa destinée, il la suppliait de lui pardonner, et lui offrait non pas même son amour, puisqu'elle le repoussait, mais son nom, puisqu'il le lui devait. Dette d'honneur et d'amour qu'il eût voulu s'acquitter de sa vie !

Marsa lui répondait alors ces simples mots :

— Je ne porterai jamais le nom d'un homme que je méprise !

Elle était demeurée très saignante au cœur de la jeune fille, la blessure faite par le mensonge. Blessure inguérissable. Marsa ne pardonnerait pas. Il essayait bien encore de la revoir, certain que, s'il se retrouvait face à face avec elle, il aurait de ses accents qui remuent le passé et le font revivre.

Marsa lui défendait obstinément sa porte et ne se montrant point dans le monde, ne le rencontrait jamais. Alors il s'enfonçait, avec une sorte d'apre frénésie, dans la vie de Paris, voulant oublier, oublier à tout prix, acharné au plaisir du jeu, à toutes les fièvres, harassant son corps et son âme, donnant sa démission de diplomate, rêvant des aventures impossibles, allant, un moment, dans les Balkans, commander des Tcherkesses contre les Russes, revenant emuysé comme il était parti, et toujours et invinciblement et éternellement hanté par l'image de cette Marsa, image triste comme un amour perdu et sévère comme un remords.

X

Et c'était ce passé, cet odieux passé, dont Michel Menko osait venir parler à la Tzigane ! Tout à l'heure, Marsa avait bondi comme sous une injure ; maintenant, par un soudain sentiment contraire, elle éprouvait à l'entendre évoquer ces journées haïes une impression d'amertume qui lui causait